

mac maison
des
arts
créteil

GUILDA CHAVERDI

TEN

MARDI 12 ET MERCREDI 13 NOVEMBRE / 20H

MAC – Maison des Arts de Créteil

Place Salvador Allende

94000 Créteil

réservation 01 45 13 19 19

www.macreteil.com

Tarifs : 9 à 30 euros

Contact Presse / MYRA

Rémi Fort, Déborah Nogaredes &
Célestine André-Dominé

01 40 33 79 13

myra@myra.fr



TOURNÉE

- le 5 novembre au Théâtre Cinéma de Choisy-Le-Roi
- le 7 novembre au Théâtre Antoine Watteau à Nogent-Sur-Marne
- Les 9 et 11 novembre au Théâtre des quartier d'Ivry
- **Les 12 et 13 novembre à la MAC de Créteil**
- Le 16 novembre au Théâtre Studio à Alforville

GUILDA CHAVERDI

TEN

D'après *Ten* de **Abbas Kiarostami** (2002)

Avec **Sima Mobarekshahi, Homayoun Fiamor, Simine Keramati, Toufan Manoutcheri, Catayoun Ahmadi, Mahsa Karampour.**

Scénographie, lumières **Emeric Teste**

Son **Nathan Avot**

Costumes **Sara Bartesaghi - Gallo & Simona Graziano**

Surtritrage **Madokht Karampour**

Durée **1h40**

Coproductions Théâtrales Charles Dullin - Théâtre des Quartiers d'Ivry - CDN du Val-de-Marne, Créteil- Maison des Arts, Centre des bords de Marne - Le Perreux-sur-Marne, Théâtre-cinéma de Choisy-le-Roi

Création Novembre 2024

À PROPOS

Réalisateur iranien actif depuis 1970 avec son premier film *Le Pain et la rue*, Abbas Kiarostami s'est fait connaître du public français en 1990 grâce à *Où est la maison de mon ami ?*. Il remporte la Palme d'Or au Festival de Cannes en 1997 avec *Le Goût de la cerise* et reçoit le Grand Prix du Jury à la Mostra de Venise en 1999 pour *Le Vent nous emportera*.

Ten (2002) marque une rupture dans son parcours d'auteur, et une remise en question de son approche cinématographique. Le changement est perceptible dès le titre : *Ten* s'écarte des titres métaphoriques des films précédents (*Le Vent nous emportera*, *Le Goût de la cerise*, *Et la vie continue...*) et annonce une structure simple et rigide, composée de dix séquences. Celles-ci mettent en scène une femme, Mania (interprétée par Mania Akbari), au volant d'une voiture, conversant tour à tour avec un enfant et cinq autres femmes, le temps de leurs trajets respectifs.

La voiture, figure récurrente dans le cinéma de Kiarostami, devient ici le centre de tout l'espace filmique. L'intérieur du véhicule est capté par deux petites caméras numériques, installées de manière fixe. Contrairement au *Goût de la cerise*, où les prises de vue s'alignaient sur le regard du conducteur et des passagers, *Ten* capture l'unique perspective de Mania et de ses interlocuteurs sans jamais adopter leur point de vue. Ce dispositif minimaliste reflète la quête de Kiarostami pour alléger la production technique, en éliminant la pesanteur du 35 mm et l'omniprésence de l'équipe sur le plateau. La caméra numérique devient alors un outil de choix, garantissant à la fois l'intimité des acteurs et la liberté du réalisateur, qui parvient à effacer son intervention, jusqu'à ne pas être présent lors de certaines scènes filmées.

Ten brouille ainsi la frontière entre fiction et documentaire. Dans une démarche esthétique volontairement dépouillée, Kiarostami revisite la notion de « direct » au cinéma. Comme la caméra 16 mm en 1960 avec le « cinéma-vérité », la caméra numérique redéfinit ici le rôle de l'auteur en renouant avec la force brute du réel.

Les acteurs, non professionnels, n'ont pas reçu de script préalable. Les dialogues sont spontanés, reflétant la réalité de leur vie. Amin, le jeune garçon de 10-12 ans, est le véritable fils de Mania Akbari, séparée de son mari dans la vraie vie comme dans le film. Les passagères, qui incarnent sa sœur, une amie, une vieille femme, une jeune fille et une prostituée, sont également des proches sans expérience cinématographique. Kiarostami les a guidées sur les grandes lignes des situations, mais rien n'était écrit. Il respecte leur individualité, refusant de parler à travers elles.

Certaines scènes, comme celle où une jeune fille découvre son crâne rasé, étaient imaginées par le réalisateur, mais les réactions sont spontanées et non prévues, notamment la colère de l'enfant ou les larmes de l'amie consolée par Mania. *Ten* se révèle ainsi être une mise à l'épreuve du réel, que ce soit celui de la rue, dans laquelle le véhicule est constamment en mouvement, ou celui des profondes émotions humaines des passagères. À travers leurs échanges, qui évoquent de nombreux sujets qui vont de la prière au sexe, c'est la relation mère-fils, fil conducteur du film, qui est sans cesse interrogée.

NOTE D'INTENTION

Ten parle des femmes et de leurs problèmes tandis que *Le Goût de la cerise* parle de la vie intérieure et abstraite d'un homme. Le point commun entre ces deux films me semble être le problème de l'existence. **Abbas Kiarostami**

J'étais une petite fille insouciante quand le chaos s'est installé en Iran en 1979. À la révolution succédait l'instauration de la République islamique. Avec violence, ses lois ont réduit les droits de toutes et de tous. Les femmes n'allaient plus occuper le même espace ni dans la société ni dans la ville. Elles ne pouvaient plus prétendre à certains métiers, étaient bridées sous l'autorité des hommes. Le voile a été imposé dans les écoles, même pour les petites filles forcées de chanter les louanges du nouveau régime. Nous étions deux filles dans la famille ; mes parents juraient contre cette absurdité et ont décidé de quitter l'Iran pour le bien de notre éducation ma soeur et moi, juste le temps que la mascarade prenne fin. Nous sommes restés en France.

Mais le lien avec une terre d'origine et une culture ne se rompt jamais. Que serais-je devenue si j'avais grandi en Iran ? Comment aurais-je supporté le contrôle sur mon éducation, mes émotions, mon corps, mes amours, mes pensées, mes paroles, mes croyances... ? Aurais-je résisté ? Me serais-je enfermée et inventé des raisons pour continuer à vivre ? Où se serait située ma capacité à choisir ? Aurais-je su inventer une liberté ? Je ne le saurais jamais. Il me manque l'expérience du quotidien dans ce climat complexe de la société iranienne régie par les règles du régime de la République islamique.

C'est ce que Kiarostami dans *Ten*, réalisé en 2002, nous donne à voir et à comprendre. Sa caméra intercepte les trajectoires intimes de l'existence de femmes iraniennes de classes sociales et de générations différentes. Leurs paroles sont prononcées dans l'espace clos de la voiture, propice à la délivrance des mots, durant un trajet saisi du quotidien. Mais la réalité crue qu'il filme n'évince pas le déploiement d'une poésie propre à l'artiste mais aussi à la pensée iranienne. Il y a un jeu habile et doux entre ce qui est montré et ce qui ne l'est pas, entre ce qui est dit et ce qui ne l'est pas, entre le champ et l'hors-champs. Cette poésie-là est une grammaire avec laquelle j'ai grandi. Aussi, quand Nicolas Liautard directeur des Théâtrales Charles Dullin m'a parlé du projet de produire l'adaptation théâtrale de *Ten* en persan en France, j'ai souhaité, comme une évidence, en être la metteuse en scène.

Le film présente dix séquences dialoguées, d'inégales durées, numérotées par ordre décroissant. Cinq femmes et un enfant viennent prendre place à côté de Mania, au volant d'une voiture. Les épisodes se déroulent sur plusieurs jours et se situent tous dans la voiture conduite par la jeune femme, mère d'un garçon de 10 ans. Mania est divorcée et remariée ; elle mène les conversations avec chacune des personnes qui s'installent dans sa voiture. Elle ne les connaît pas toutes. C'est une habitude très fréquente en Iran de prendre des passagers inconnus sans pour autant être chauffeur de taxi. Les personnages sont Mania la conductrice, Amin, son fils, Mandana, sa soeur (sur la route de la maison de Mania), une vieille femme (sur le chemin du mausolée), une prostituée (la nuit, un temps durant son travail), une jeune femme (sur le chemin du mausolée) et enfin Roya, une amie de Mania (sur le chemin d'un restaurant).

Au-delà de la trajectoire personnelle de cinq femmes et de l'enfant Amin, l'oeuvre évoque les grands thèmes de l'existence humaine : la famille, la religion, la sexualité, l'éducation, l'amour, le langage. Les dix étapes de la vie des personnages pourraient aussi bien représenter la trajectoire mentale et émotionnelle d'une seule et unique femme.

Le théâtre offre lui-même un dispositif d'espace clos dans lequel public et acteurs sont placés. Il est comme un prolongement du huis-clos du véhicule dans la ville et une mise en abyme qui met en exergue le procédé lui-même au profit de la force des conversations, d'une lecture du chemin de l'existence de chacune des femmes et de l'appréhension au plus près de la réalité des personnages. La caméra de Kiarostami offre des plans serrés sur les personnages assis dans le véhicule. Le réalisateur choisit de nous montrer tantôt celle qui parle et tantôt celle qui écoute. La particularité première sans doute, de l'espace théâtral pour cette adaptation, est la possibilité de voir ce qui est caché, de voir le corps qui ne parle pas mais à qui l'adresse est faite, de voir l'absence, d'identifier le caché, de mesurer le trouble de la cohabitation entre l'hostilité de l'espace extérieur et l'accueil au sein de l'espace privé qui autorise la vulnérabilité et la parole libre.

La mise en scène se voudra sobre. Le jeu des comédiens sera la matière principale. Pas de décor outre des chaises. Il reviendra à la lumière de dessiner la complexité des espaces et des présences. Une création sonore permettra l'immersion dans la ville. Si la fidélité au texte sera infaillible, les comédiennes seront amenées à quitter partiellement l'immobilité dans laquelle l'image les présente dans le film, pour nous donner à comprendre le personnage dans son corps et la réalité de l'environnement dans lequel il s'inscrit et s'est construit. Les costumes seront importants ainsi que quelques objets témoins de la réalité intime et extérieure.

Dans le film, les personnages ne se regardent presque pas, ils sont assis immobiles et regardent la route et le monde extérieur défilier. C'est en cette immobilité dans le mouvement que réside le propre de ce dispositif qui favorise la délivrance d'une parole intime. La source première d'inspiration du cinéaste a été l'histoire même d'une psychanalyste qui avait décidé d'exercer dans son véhicule. Il s'agira donc d'adopter avec les comédiennes un code de déplacement dans l'espace qui pourra transposer ce mouvement spécifique de la voiture. Enfin, la pièce en persan, surtitrée en français permet d'être au plus près des personnages, d'un contexte, d'une pensée autrement dénaturée ou invitant à des méprises.

Indéniablement, les femmes iraniennes présentées dans *Ten* nous livrent leur combat dans l'affirmation de leur existence face à l'absurde. Ce combat ne tarit pas tandis que la violence de l'absurdité s'acharne dans le pays. Vingt ans après la réalisation de *Ten*, le 16 septembre 2022, Mahsa Jina Amini succombait aux coups de la police des mœurs. Les femmes et les hommes de toutes générations se sont soulevés contre la tyrannie risquant leurs vies, et celles des leurs. Le sens de notre existence nous échappe. Et peut-être n'y en a-t-il pas comme le soulignait Albert Camus dans *Le Mythe de Sisyphe*, le sens serait ailleurs « Je tire ainsi de l'absurde trois conséquences qui sont ma révolte, ma liberté et ma passion » .

Guilda Chahverdi

BIOGRAPHIES

Guilda Chahverdi

Comédienne et metteuse en scène franco-iranienne, formée à l'école Claude Mathieu et à l'école Jacques Lecoq, elle a joué sous la direction de Ma Fu Liang, Mikael Serre et Pierre Longuenesse, et au cinéma dans *Terre et Cendres* d'Atiq Rahimi (Cannes 2004). En 2001, elle se tourne vers la mise en scène avec *Déserts*, soutenu par la Ville de Paris, puis monte *La Passion de Hallaj*. Ses voyages en Asie centrale l'amènent à explorer les traditions orales, donnant lieu à des spectacles de contes comme ceux tirés du *Livre des Rois* (2003) et du *Pavillon des Sept Princesses* (2009).

Elle enseigne le théâtre à Kaboul en 2006, crée la compagnie Azdar et produit des pièces radiophoniques sur les violences familiales pour Radio Killid. De 2010 à 2013, elle dirige l'Institut français d'Afghanistan, avant de revenir en France pour mener une recherche en sciences humaines sur l'action culturelle en temps de guerre. En 2019-2020, elle est commissaire de l'exposition Kharmohra, l'Afghanistan au risque de l'art au Mucem. Elle a aussi été interprète dans *Les Forteresses* de Gurshad Shaheman en 2021-2022.

Toufan Manoutcheri

Née à Téhéran, en Iran, est arrivée en France à l'âge de 9 ans. Formée à l'École du théâtre de l'Épée de Bois à la Cartoucherie, elle fait ses premières armes de comédienne avec la Compagnie Jolie Môme, puis la troupe du Théâtre de l'Épée de Bois, sous la direction d'Antonio Diaz Florian. En 2019 elle est lauréate de aide à l'écriture de l'Association Beaumarchais SACD pour «*Quand elle nous dansait...*», seule en scène autobiographique. Aujourd'hui, Toufan prête régulièrement sa voix (Fictions Radio France, films d'animation, séries TV...), alterne les tournages et joue depuis 2020 dans *Les poupées persanes* d'Aïda Asgharzadeh, mis en scène par Régis Vallée (4 nominations, 2 Molières en 2022).

Sima Mobarakshahi

Actrice et dramaturge de formation et de pratique, Sima Mobarakshahi a fait ses études en Iran où elle obtenu sa licence et son master en théâtre. Elle a commencé sa carrière professionnelle dès l'âge de dix-neuf ans en tant qu'actrice dans le film *Hors-jeu* (2006) réalisé par Jafar Panahi. Parallèlement à ses études, elle s'est pleinement engagée dans une carrière théâtrale. Elle a été membre de la Compagnie Khaneh pendant plusieurs années. Elle a joué et mis en scène des spectacles tant sur les grandes scènes de la capitale iranienne que dans des espaces alternatifs. Elle a quitté l'Iran en 2018 pour s'installer à Bruxelles où elle reprend ses activités en tant qu'actrice et dramaturge.

Catayoun Ahmadi

Catayoun Ahmadi est comédienne et danseuse formée à la Martha Graham School de New York. Elle joue au cinéma dans *Reading Lolita in Tehran* d'Eran Riklis, *Le Péché de Marie* de Yassaman Afshar ; *Swan* de Lucas Spiroski ; *Candide* de Marie-Louise Gallet ; *Roxanne* de Vanya Chokrollahi.

Mahsa Karampour

Née en Iran, Mahsa Karampour vit en France depuis 2003. Diplômée de l'École de Lussas en Master de Réalisation, elle travaille depuis une dizaine d'années comme cinéaste et intervenante au sein des ateliers de réalisation. Elle a participé également à plusieurs projets en tant qu'actrice ou opératrice image et son.

Homayoun Fiamor

Homayoun Flamor est un comédien irano-togolais né en France. Il se forme avec la compagnie Malakoum en région Rhône-Alpes, puis au conservatoire du XVIII^e arrondissement de Paris de 2015 à 2018. Il participe au programme 1er Acte sous la direction de Stanislas Nordey entre Strasbourg (TNS), Grenoble (CCN) et Paris (Théâtre de la Colline) avec notamment comme professeur : Wajdi Mouawad et Véronique Nordey. Il participe également au dispositif d'égalité des chances de la MC93 avec des Master Class de Dieudonné Niangouna et Valérie Dreville. Il a récemment été à l'affiche du court métrage « *La sirène se marie* » de Achraf Ajaouiet et bientôt un autre de Kaveh Mazaheri.

Simine Keramati

Après avoir étudié le théâtre à Téhéran auprès de Shahriar Sadrolashrafi, Simine Keramati complète sa formation et obtient une licence de Théâtre à l'université d'Aix-Marseille. Elle travaille notamment avec Mohsin Taasha, Samaneh Latifi, Mahfam Nezhathshoar, Omid Dastanpour. Au cinéma elle travaille avec Amir Sharif, Ali Salahi, Behzad Nalbandi.

COMMENT VENIR

EN MÉTRO

Ligne 8 station : Créteil – préfecture

Accéder au Centre Commercial par la sortie droite du métro, traverser le centre commercial.

Ressortir porte 25 (proche Carrefour même niveau) pour rejoindre la place S. Allende.

Le théâtre se trouve alors au bout de la place. (temps du parcours 5 minutes).

Retour gratuit en navette assuré en soirée jusqu'à la place de la Bastille et la Place du Châtelet, dans la limite des places disponibles.

PAR LA ROUTE

Au départ de Paris Porte de Bercy

Autoroute A4 direction Nancy-Metz,
Bretelle Créteil / Sénart, direction Créteil Centre,
Puis Mont-Mesly / Hôtel de Ville.

En venant du sud-ouest

Autoroute A86 sortie Créteil Centre
Et direction Préfecture / Hôtel de Ville / Maison des Arts.